

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel MARTIN

L'erreur au XVIII<sup>e</sup> siècle :  
Gallicanisme, Jansénisme,  
Philosophisme

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 361-364

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# L'Erreur au XVIII<sup>me</sup> siècle

GALLICANISME, JANSÉNISME, PHILOSOPHISME

L'Eglise n'accomplit sa course à travers les siècles, que poursuivie et harcelée par les mille diverses formes de l'erreur et de la persécution. Les doctrines les plus redoutables qui se sont attaquées, ces siècles derniers, au roc toujours inébranlable de l'Eglise, sont le gallicanisme, le jansénisme, le philosophisme, la franc-maçonnerie. Plus tard, si nos loisirs s'y prêtent, leur tour viendra aux erreurs contemporaines d'être étudiées, et s'il plait à Dieu, d'être réfutées.

Parmi les vieilles erreurs qui ont en particulier travaillé la France, depuis de longs siècles déjà, vient en première ligne le gallicanisme. Sa raison d'être et son but n'ont pas été autres que de restreindre et de diminuer l'autorité théologique et canonique du Souverain Pontife. Eclos sous Philippe-le-Bel, ce fut sous Louis XIV, d'assez néfaste mémoire, qu'il atteignit son plein épanouissement. Mu par la rancune de ses démêlés avec Innocent XI, ce monarque impérieux convoque un concile national, auquel il impose la fameuse déclaration de 1682.

Cette déclaration se réduit à quatre propositions qui ne sont au fond que l'expression des prétentions exorbitantes du roi en matière religieuse. Par ces propositions qu'il fait obligatoirement admettre dans tous collèges, séminaires et universités de son royaume, il détermine et circonscrit le pouvoir spirituel du Souverain Pontife, formule l'absolue indépendance à son égard, du pouvoir civil, ne tient le jugement du Pape, pour infaillible et irréformable qu'autant qu'il est suivi de l'adhésion nécessaire et confirmative de l'Eglise. De ce coup, le roi se trouvait devenu, suivant la

judicieuse remarque de Fénelon, plus pape en France que le Pape lui même.

En dehors de ce pays, dont ces propositions ne traduisaient nullement, du reste, les traditions ecclésiastiques, cette doctrine souleva dans tout le monde catholique, une réprobation générale, simple et fidèle écho de celle dont les souverains Pontifes l'avaient d'abord frappée. Plusieurs Universités, entre autres celle de Louvain, en firent une magistrale et victorieuse réfutation. Plus tard, sous le coup des revers qui accablèrent sa vieillesse, et des pensées graves qu'ils lui suggérèrent, Louis XIV se sentit le besoin de faire amende honorable au Saint-Siège.

Mais les malheureuses propositions qu'il avait formulées ne laissèrent point de faire chemin dans les esprits, grosses des funestes conséquences qu'elles enfantèrent bientôt : la constitution civile du clergé et les articles organiques du Concordat de 1802.

Le jansénisme est la reprise en sous mains de l'oeuvre de démolition du protestantisme. Comme lui, il ne sème que des ruines. Le jansénisme peut s'envisager comme doctrine, mais aussi comme tendance. Il n'est point, au premier titre, de monstrueuses erreurs qu'il n'ait enseignées sur le libre-arbitre et la grâce. Pour Jansénius, évêque d'Ypres, qui en est l'inventeur, l'homme n'est plus qu'un être purement passif, une machine entre les mains de Dieu, qui ne sauve uniquement que ceux qu'il lui plait. C'est en effet une proposition janséniste, que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous les hommes. Ces doctrines désolantes fussent peut-être à jamais demeurées ensevelies dans le livre de Jansénius, l'*Augustinus*, si son ami, l'abbé de Saint-Cyran, n'eût cherché et réussi à lui donner la plus éclatante publicité, par l'organe des écrivains distingués de Port-Royal. L'incendie qu'il alluma, de cette sorte, en France, jeta de telles flammes, qu'il n'a pu y être éteint qu'au début du XIX<sup>me</sup> siècle.

Non moins grands furent les ravages que le jansénisme exerça comme tendance. Avec le prestige que donnaient à ses adeptes, une grande sévérité de morale et de conduite, un zèle affecté pour la vérité et la gloire de Dieu, ils ne tardèrent point à déconcerter la piété dans les meilleures âmes, à les éloigner ainsi que tous les chrétiens, de la table sainte, à jeter les plus graves suspicions sur les enfants les plus fidèles et les plus dévoués de l'Eglise. Les Jésuites ne furent plus à leurs yeux que des moralistes mous, relâchés, corrupteurs de la vraie morale, et par suite des âmes elles-mêmes.

Le gallicanisme et le jansénisme tendaient une main fraternelle au philosophisme du XVIII<sup>me</sup> siècle. Aussi ne demeurèrent-ils aucunement étrangers à sa naissance. Voltaire en fut le coryphée et le père. Sa devise, qui devint celle de tous les écrivains qui se groupèrent autour de l'éclat de son nom, était : *Ecrasons l'infâme*. Sous cette dénomination aussi impudente qu'inqualifiable, ils entendaient la religion chrétienne, à laquelle ils faisaient le procès, comme ennemie des lumières et du progrès.

Leur arme de combat favorite était le ridicule. C'est à peu près avec cette seule arme qu'ils réussirent à tuer la foi dans une foule d'âmes, et à faire du scepticisme religieux, une question de mode et de bon ton. Ces doctrines antireligieuses qui devaient par contre coup, se traduire dans un avenir prochain, par des flots de sang, trouvaient du haut en bas de la société, dans tous les rangs, des complicités secrètes et avouées. Venons maintenant au Joséphisme.

Au XVIII<sup>me</sup> siècle, Fébronius publiait, en Allemagne, un livre qui eut en ce pays des conséquences analogues à celles qu'avaient produites en France, la déclaration de 1682. Ce livre qui ne manqua point à son heure, d'une retentissante publicité, détermina un courant d'opinion hostile à Rome et à l'autorité de ses Pontifes. Sous l'influence de ces idées hétérodoxes, fut refaite ou plutôt défigurée l'histoire

de l'Eglise. Cette doctrine qui ne laissait plus qu'une part infime d'autorité au souverain Pontife et à l'Eglise, reçut de la puissance séculière, un accueil enthousiaste. L'Empereur d'Allemagne, Joseph II, s'en fit si bien le héraut et le champion ardent, qu'il mérita le triste honneur de donner son nom à cette doctrine, appelée dès lors le *Joséphisme*.

Du Saint-Siège, où elle avait porté ses premiers coups, la persécution joséphiste descendit à l'épiscopat, pour en ruiner l'autorité, et aux ordres religieux pour en supprimer un grand nombre. Incalculable fut le mal causé par le joséphisme. Le *vieux catholicisme* autour de nous, est encore de nos jours un de ses fruits maudits.

(A suivre)

G. MARTIN